

Jean-Marc MANDOSIO

DU NOUVEAU SUR LA RENAISSANCE DE LA SILVE AU XV^e SIECLE :
LA SILVE *ANDES* DE PIETRO MARSO (1480), EXHUMEE PAR MASSIMO GIOSEFFI

Dans l'imposant volume paru chez Brepols en 2013, *La Silve : histoire d'une écriture libérée en Europe, de l'Antiquité au XVIII^e siècle*, faisant suite au colloque qui s'était déroulé à Gand en juillet 2008 sur le même sujet, Perrine Galand rappelle (p. 7) qu'Ange Politien est considéré comme le principal artisan de la réactualisation de ce genre antique : « après la redécouverte des *Silves* [de Stace] par Poggio Bracciolini en 1417 et leur commentaire par Niccolò Perotti et Domizio Calderini », Politien « relance la mode de l'écriture "silvaine" » en publiant « ses propres silves (la *Sylva in scabiem* et les quatre *praelectiones* composées en introduction à divers poètes et à la poésie : *Manto*, *Ambra*, *Rusticus* et *Nutricia*) ». La date de rédaction de la *Sylva in scabiem* n'est pas connue ; son éditeur, Paolo Orvieto ¹, a proposé une datation conjecturale, entre 1478 et 1480, soit juste avant le cours sur les *Silves* de Stace donné par Politien à l'université de Florence en 1480-1481. Les quatre silves produites dans un cadre universitaire datent, quant à elles, respectivement de 1482 (*Manto*), 1483 (*Rusticus*), 1485 (*Ambra*) et 1486 (*Nutricia*).

Il apparaît désormais qu'un autre auteur, bien moins célèbre que l'illustre florentin, a concouru avec lui à remettre en honneur le genre de la silve dans l'Italie du *Quattrocento* : l'humaniste Pietro Marso (1441-1511), qui publia en 1480 une silve en l'honneur de Virgile intitulée *Andes*. Cette silve a été signalée, puis éditée et traduite, par un spécialiste de Virgile qui enseigne à l'université de Milan, Massimo Gioseffi ².

Avant d'examiner cette silve, disons en deux mots qui est Pietro Marso ³. Né en 1441 à Cese, un village des Abruzzes, il s'appelait de son vrai nom Pietro Mei et se fit appeler *Petrus Marsus* en référence à l'antique peuple des Marses qui vivait sur ces terres. Il entra très jeune dans les ordres.

¹ Angelo Poliziano, *Sylva in scabiem*, ed. Paolo Orvieto, Rome, Salerno, 1989 ; Paolo Orvieto, *Poliziano e l'ambiente mediceo*, Rome, Salerno, 2009, p. 214.

² Massimo Gioseffi, « All'ombra dei grandi libri : la selva *Andes* di Pietro Marso », *CentoPagine*, IV (2010), p. 39-52 ; *Id.*, « La silva *Andes* di Pietro Marso : una proposta di edizione e commento », dans l'ouvrage collectif *Meminisse iuvat : studi in memoria di Violetta de Angelis*, Pise, ETS, 2012, p. 379-417. Les deux articles sont consultables sur Internet.

³ Voir principalement : Marc Dykmans, *L'Humanisme de Pierre Marso*, Rome, Biblioteca apostolica vaticana, 1988 ; Stefano Benedetti, « Marso, Pietro », *Dizionario biografico degli italiani*, vol. LXXI, Rome, Treccani, 2008 (article consultable sur Internet) ; Roberto Cipollone, *Pietro Marso Cesensis*, Rome, Centro Stampa, 2012. J'ai moi-même consacré plusieurs conférences aux commentaires cicéroniens de Marso, mais elles n'ont pas encore donné lieu à des publications.

On le trouve en 1468 à Rome, où il fait partie de l'Académie romaine de Pomponius Lætus ; il est arrêté, torturé et détenu pendant un an dans le cadre de la répression de la conjuration supposément ourdie par cette académie contre le pape Paul II dans le but de restaurer la république romaine et de rétablir le paganisme antique. On accusait aussi les membres de l'Académie, à tort ou à raison, de pratiquer la sodomie. Les historiens ont longtemps cru que le *Marsus* emprisonné n'était pas Pietro Marso mais son homonyme, Paolo Marsi (1440-1484) ; or ce dernier ne se trouvait pas à Rome à ce moment-là, et Pietro Marso se présente lui-même dans ses propres œuvres comme l'ami et le disciple de Pomponius Lætus. Réhabilité, il fréquente, toujours à Rome, Domizio Calderini – qui commente les *Silves* de Stace à l'université vers 1472-1473 et les édite en 1475 – et le philosophe Jean Argyropoulos. Il mènera jusqu'à sa mort une vie tranquille consacrée à l'enseignement, d'abord comme précepteur de cadets de la curie pontificale, et en particulier du protonotaire Ludovic Gonzague, frère du cardinal François Gonzague. En 1478, il suit ces deux derniers à Bologne, ville dont le cardinal était légat apostolique et évêque. Il y devient professeur de rhétorique pour les années scolaires 1478-1479 et 1479-1480. Après un bref séjour à Mantoue, il enseigne à l'université de Rome, de 1480 à 1496, la poésie et la langue grecque, puis la rhétorique. Il enseignera ensuite dans un cadre ecclésiastique, jusqu'à sa mort en 1511.

Outre des discours, des sermons, des éloges funèbres et quelques compositions poétiques (dont la silve qui nous intéresse ici), Pietro Marso a surtout laissé des commentaires de textes latins classiques : l'*Ibis* d'Ovide (1472) – une autre source de confusion avec Paolo Marsi est que ce dernier a édité les *Fastes* d'Ovide en 1482 – ; les *Punica* de Silius Italicus (1483) ; les comédies de Térence (le commentaire de Marso fut rédigé en 1490 mais publié seulement en 1503) ; et surtout les commentaires des œuvres philosophiques de Cicéron, auxquels il se consacra exclusivement durant ses dernières années. Son premier commentaire de Cicéron porte sur le *De officiis* : la première édition (Venise, 1481) est dédiée au cardinal François Gonzague ; une deuxième édition corrigée et augmentée paraît en 1491, avec une nouvelle dédicace au cardinal Raffaele Riario. En 1508, il publie conjointement, toujours à Venise, ses commentaires au *De natura deorum* et au *De divinatione*, dédiés respectivement à Louis XII et à Anne de Bretagne. Trois autres commentaires paraissent après sa mort : le *De senectute* et le *De amicitia* (Venise, 1525) et le *De finibus* (Venise, 1527). Il aurait aussi écrit, aux dires de son neveu Ascanio, un commentaire aux *Tusculanes*, mais il est perdu. L'ouvrage de Marso qui eut le plus de succès est son commentaire au *De officiis* : on en a recensé 25 éditions au XV^e siècle et pas moins de 85 au siècle suivant. Le contraste est frappant avec l'indifférence qui paraît avoir accueilli la publication de la silve *Andes*, publiée une première fois à Mantoue en 1480, puis

réimprimée en 1481 à Venise (en appendice au commentaire du *De officiis*, ce qui semble indiquer une volonté de diffuser la silve dans un cadre scolaire), et une nouvelle fois en 1483, avant de tomber dans un oubli définitif.

Les circonstances de la publication de la silve *Andes* ont été éclaircies par Massimo Gioseffi. Le cardinal François Gonzague (1444-1483), natif de Mantoue, était légat apostolique de Bologne depuis 1471 et évêque de cette même ville depuis 1476. À ce titre, il y séjourna en 1478-1479, emmenant avec lui son jeune frère Ludovic flanqué de son précepteur, Pietro Marso. Les deux frères rentrèrent à Mantoue fin 1479. Aux termes de son contrat avec l'université de Bologne, Pietro Marso ne pouvait les accompagner puisqu'il devait terminer l'année universitaire 1479-1480 ; une lettre conservée aux archives de Bologne révèle que, aussitôt après Noël, le cardinal le fit venir à Mantoue, acceptant de payer une amende pour les cours supprimés.

La silve a été publiée en 1480, en concomitance avec ce séjour mantouan. Comme l'explique Gioseffi, la silve *Andes* est « une célébration de Virgile, de la cité des Gonzague [Mantoue], et de la famille régnante à travers l'éloge de son chef, le marquis Frédéric, frère aîné du [cardinal] François et de [son frère cadet] Ludovic, et [l'éloge] de son fils François II âgé de quatorze ans. On ne connaît pas la destination officielle de la silve, ni les intentions de l'auteur : elle a été écrite au moment où les rapports de Pietro [Marso] avec la famille Gonzague touchaient à leur fin, puisque Ludovic, né en 1458, était désormais adulte. Peut-être a-t-elle été pensée comme une sorte de congé ; mais peut-être l'intention était-elle au contraire d'essayer de prolonger les liens [de Pietro avec les Gonzague] en se présentant comme le chantre officiel de la famille – rôle déjà assumé par Gian Mario Filelfo »⁴. À cela s'ajoute qu'un des cours donnés par Marso à Bologne portait sur Virgile, sans doute déjà en guise d'hommage aux Gonzague, honorés à travers leur antique compatriote.

Voyons maintenant en quoi consiste la silve. Elle est en hexamètres, et son titre est *Silva cui titulus Andes*, une forme qui rappellera quelque chose aux lecteurs d'Ange Politien. Je note au passage que les éditeurs – Gioseffi, dont le travail est par ailleurs excellent, n'échappe pas à la règle – omettent souvent d'inclure dans leurs éditions le titre des textes, alors qu'ils peuvent être fort significatifs et font, en tout état de cause, partie intégrante du texte, ou du paratexte si l'on préfère. *Andes* est le nom du village natal de Virgile, près de Mantoue, dont la localisation exacte est inconnue. L'argument de la silve est le suivant, établi par mes soins en prenant pour base la subdivision en paragraphes adoptée par Gioseffi dans sa traduction et son commentaire :

⁴ Massimo Gioseffi, « All'ombra dei grandi libri : la selva *Andes* di Pietro Marso », *op. cit.*, p. 44.

- a) v. 1-6 : invocation à Andes ; naissance de Virgile.
- b) v. 7-15 : invocation au Mincio, rivière de Mantoue, dans laquelle le jeune Virgile s'est baigné.
- c) v. 16-34 : comparaison avec divers autres fleuves célébrés dans l'Antiquité.
- d) v. 35-52 : le Mincio a permis au jeune Virgile de se baigner ; comparaison avec les fleuves les plus célèbres du monde.
- e) v. 53-81 : comparaison négative : Mantoue n'est célèbre pour aucun fait héroïque, pour aucun crime, aucune monstruosité.
- f) v. 82-90 : elle ne doit sa gloire qu'au poète qui a chanté Énée.
- g) v. 91-101 : c'est donc un lieu voué à la *pietas* et à la *fides*.
- h) v. 102-121 : les sept merveilles du monde pâlisent devant Mantoue, car la gloire de Virgile les surpasse toutes ; sa réputation est arrivée jusqu'en Chine, chez les Arabes, jusqu'à la mer Caspienne et au nord de la Scythie (!).
- i) v. 122-136 : l'Antiquité est loin, « déjà revient l'âge de Saturne », mais les Gonzague sont là pour protéger la ville.
- j) v. 136-154 : grâce au marquis Frédéric, Mantoue est délivrée de la peur.
- k) v. 155-191 : si Virgile était encore vivant, il délaisserait l'histoire antique et les fables mythologiques pour célébrer la gloire de Frédéric Gonzague.
- l) v. 192-199 : Mantoue doit applaudir Virgile qui l'a rendue fameuse.
- m) v. 200-214 : Virgile se lamente de ne pouvoir revenir du pays des ombres ; il exhorte Mantoue et Frédéric Gonzague à la félicité, et invite ce dernier à soutenir le poète Pietro Marso.

La silve, qui selon Gioseffi « ne vaut pas grand-chose sur le plan artistique » (*da un punto di vista artistico non vale granché*), se caractérise principalement par l'accumulation, l'hyperbole et les comparaisons multiples : entre Virgile et Apollon, entre le fleuve Mincio et les autres fleuves, entre Mantoue et les autres villes, etc. On notera une maladresse évidente dans la composition : les sections b et d reprennent exactement le même thème, celui du jeune Virgile se baignant dans le Mincio. Par ailleurs, le poème est structuré de façon assez claire.

La première partie de la silve (a-h), tournée vers le passé, s'ouvre par une double invocation, à Andes (a) et au Mincio (b). Suit une série de comparaisons, d'abord entre le Mincio et les autres fleuves (c, d), puis entre Mantoue et les autres villes (e, h), avec une singularité : Mantoue n'a rien de remarquable, ni dans le bon ni dans le mauvais (e) ; son seul titre de gloire est d'avoir donné naissance à Virgile (f), ce qui établit une identification entre le poète et la ville et fait d'elle le lieu par

excellence de la piété et de la fidélité (g) ; elle en bénéficie puisque, grâce à Virgile et à lui seul, sa gloire surpasse celle de toutes les villes du monde (h). Je ne suis pas sûr que cette comparaison négative, qui exalte Virgile mais réduit Mantoue à une cité sans intérêt, soit très habile.

La deuxième partie de la silve (i-m) porte sur la Mantoue contemporaine. La fin du xv^e siècle est le temps de la vieillesse du monde, porteur de calamités, mais Mantoue n'a rien à craindre grâce à la protection des Gonzague (i), et en particulier de Frédéric I^{er} (1441-1484), son souverain actuel (j). Virgile, à n'en pas douter, en ferait aujourd'hui son Auguste (k) ; la ville doit continuer à célébrer Virgile (l), et celui-ci, que le destin implacable empêche de revenir, recommande ses descendants les poètes mantouans, et en particulier Marso, à la bienveillance de Mantoue et de Frédéric (m).

Il y a néanmoins une subtilité dans la construction de la silve, car celle-ci suit aussi un second plan, parallèlement à celui qui vient d'être décrit. Les sections b, c, d sont consacrées au Mincio ; les sections e, f, g, h à Mantoue incarnée par Virgile ; les sections i, j, k à Mantoue incarnée par Frédéric Gonzague. Paradoxalement, ce dont Marso parle le moins est du village qui donne son titre à la silve, c'est-à-dire Andes, dont à vrai dire on ne sait rien, si ce n'est qu'il a donné naissance au poète. C'est pourquoi il est immédiatement supplanté, d'abord par le Mincio, puis par Mantoue.

Je traduis, à titre d'illustration, la prosopopée de Virgile sur laquelle se clôt le poème : « Sois heureuse, Mantoue, et vous, collines et lacs, et toi, mon sol natal [...]. Quant à toi, ma descendance, Gonzague aux antiques titres de gloire, vis longtemps ; que les poètes, mes héritiers, célèbrent ton nom, et que ta gloire grandisse éternellement grâce à leurs chants. Si ma [muse] Calliope revenait, elle t'élèverait, Frédéric, jusqu'aux étoiles avec de nouveaux vers [litt. : un nouveau plectre] ; mais la volonté de Lachésis et de ses inflexibles sœurs l'interdisent. Cependant ta vertu, ta sainte foi et tes exploits guerriers te préparent une place au ciel et les plus hauts honneurs. Accueille, je t'en prie, avec bienveillance les chants que t'offre Pietro Marso, et protège les poètes, qui sont ma descendance. » *Læta fronte, precor, quæ donat carmina Marsus / suscipe et Aonios foveas, mea pignora, vates* : dans les deux derniers vers (213-214), où l'expression *Aonios vates* renvoie à Stace (*Thébaïde*, IV, v. 610), Marso se présente comme un nouveau Virgile à la recherche d'un Mécène qui pourrait être Frédéric Gonzague. La silve n'a pas obtenu l'effet escompté puisque, comme nous l'avons vu, les Gonzague ne le retiendront pas à Mantoue ; il part alors pour Rome, emportant avec lui ses ambitions poétiques déçues.

On trouvera dans les deux articles de Gioseffi, outre l'édition critique, la traduction et un commentaire (2012), une analyse littéraire de la silve *Andes*, ainsi qu'une comparaison avec les *Silves* de Politien et avec celles de Stace (2010).

Pour clore cette présentation succincte, il reste à parler des séjours respectifs de Marso et de Politien dans la cité virgilienne, et de l'influence que le premier a pu exercer sur le second. Marso résida brièvement à Mantoue, entre les derniers jours de 1479 (« après Noël ») et les premières semaines de 1480. Ange Politien, pour sa part, s'était éloigné de Florence après sa dispute avec l'épouse de Laurent le Magnifique. Il part en décembre 1479 pour l'Italie du nord et, après être passé par Venise, Padoue et Vérone, il arrive à Mantoue au printemps 1480. Il y écrit *la Fable d'Orphée*, dédiée au cardinal François Gonzague. Le 21 avril, celui-ci le nomme chapelain et « commensal perpétuel ». Le prestige de Politien est à cette époque sans commune mesure avec celui de Marso, d'où les efforts déployés pour le retenir à Mantoue. Politien est également en relations avec plusieurs membres de l'entourage des Gonzague, en particulier Baccio Ugolini (florentin tout comme lui), qui sert d'intermédiaire entre Politien et les Médicis pour négocier son retour. Politien quitte Mantoue en juin 1480 et rentre à Florence, ayant été nommé professeur à l'université le 29 mai ; il commencera à enseigner à la rentrée 1480, jusqu'à sa mort en 1494. Il n'a vraisemblablement pas rencontré Marso à Mantoue, puisque celui-ci n'était sans doute déjà plus là quand il est arrivé. Mais le texte de Marso a été publié en 1480 (le mois n'est pas précisé). Le premier cours de Politien sur Virgile date de 1482-1483, et *Manto*, la première de ses quatre silves, en constituait la leçon inaugurale, lue le 18 octobre 1482 et publiée quelques jours plus tard. De même que la silve *Andes*, elle célèbre Virgile. On notera également que les silves de Politien ont des titres calqués sur celle de Marso (*Silva cui titulus Manto*, etc.). S'il est vrai, comme l'affirme Gioseffi, que les *Silves* de Politien ne doivent rien sur le plan artistique à l'œuvre de Marso, la publication de la silve *Andes* juste au moment où il se trouvait à Mantoue a pu lui suggérer l'idée d'en composer une à son tour sur le poète mantouan. Politien exprimera quelques années plus tard son estime envers Pietro Marso, dans une lettre à Alessandro Cortesi du 11 août 1489, en le mettant au nombre des auteurs « extrêmement estimables » (*da stimare eccessivamente*)⁵.

Pour compléter l'histoire de la silve au *Quattrocento* avant Politien, il faut également rappeler, comme l'a fait Gioseffi à la suite de Francesco Bausi⁶, que dès 1453 le poète hongrois devenu ferrarais Janus Pannonius (1434-1472) composa une *Silva panegyrica ad Guarinum Veronensem praeceptorem suum*. Il reste peut-être encore à découvrir d'autres silves antérieures à celles de Politien. Qui sait ?

⁵ Cité par Stefano Benedetti, « Marso, Pietro », *op. cit.*

⁶ Massimo Gioseffi, « All'ombra dei grandi libri : la selva *Andes* di Pietro Marso », *op. cit.*, p. 48, n. 52.